

lumière qui éclairait cet intérieur, glissa par l'ouverture en une traînée d'or enveloppant le gentilhomme. L'ivrogne poussa une exclamation de surprise et de peur, et s'écria :

—M. De la Salle à Paris !...

De la Salle stupéfait regardait s'enfuir le misérable.

—Cet homme me connaît, se dit-il ; ma vue l'épouvante et lui fait prendre la poudre d'escampette !... Que signifie cela ?...

Deux autres figures patibulaires venaient d'apparaître dans l'embrasement de la porte du cabaret, et notre ami crut plus prudent de s'éloigner rapidement de la scène.

Ce ne fut que fort tard qu'il réussit à fermer l'œil. Le cri de l'ivrogne lui revenait toujours à l'esprit. Cet être ressentant ainsi une grande frayeur en découvrant quel était celui qu'il assaillait, dénotait qu'à certaine époque il avait dû se trouver mêlé à quelque méfait contre De la Salle et redoutait sa colère !

Mais ce dernier eut beau fouiller sa mémoire, il lui fut impossible de remettre aucun personnage à qui sa vue causerait un tel émoi. La nature enfin exigeant son tribut, le poussa, rebelle, entre les bras du dieu du sommeil.

CHAPITRE II

MAIN-DE-FER

Le lendemain, à son réveil, avant le saut du lit. De la Salle repassa minutieusement dans sa mémoire tous les événements de la veille. Qu'il eût affaire à quelque misérable ayant de bonnes raisons de le craindre, c'était évident ; mais c'est la voix du gaillard subitement dégrisé qui l'intriguait, car il lui semblait que cette voix n'était pas étrangère à son oreille.

Il eut beau chercher, fouiller le passé, la lumière ne se fit point sur ce qu'il voulait élucider.

Mais il s'arrêta tout à coup à une idée qui venait de surgir à son esprit.

Il s'habilla rapidement, endossant le plus modeste de ses vêtements, s'arma de son épée et d'une paire de pistolets qu'il dissimula sous son pourpoint.

Le jour commençait à peine, et c'est même ce qui décida De la Salle à mettre son projet à exécution.

Il sortit de son hôtel et se dirigea aussitôt vers la ruelle, endroit de sa rencontre de la veille avec le turbulent disciple de Bacchus.

Il se promena dans ces parages et, lorsqu'il voyait quelqu'un venir à lui, il baissait la tête, abaissait son large feutre sur ses yeux et prenait la mine craintive, effarouchée, du malfaiteur qui a maille à partir avec Dame Justice et se tient toujours aux aguets en cas d'alerte.

Puis, quand il arrivait de la sorte à quelques pas du personnage, il se redressait, poussait sa coiffure en arrière d'un geste de la main, et du coin de l'œil épiait un signe lui révélant la présence de celui qu'il cherchait.

—Cet individu, quel qu'il soit, ne m'est pas étranger, cela est sûr, et, s'il me redoute, c'est qu'il craint et pour cause, que je ne le reconnaisse ; donc, en ouvrant l'œil, je parviendrai peut-être à le retrouver !... Je soupçonne que cela en vaut la peine ! Pourquoi ?... Je ne saurais l'expliquer... mais j'en ai l'intuition... continuons !...

Et les allées et venues se renouvelaient—il faut l'avouer—sans succès.

Une fois ou deux, De la Salle se crut en bon chemin, mais, trop avide de retrouver l'homme mystérieux, il se méprit chaque fois sur des gestes, n'ayant point du tout la signification qu'il leur attribuait.

En chaque cas, il en fut pour des excuses.

Non rebuté, il recommença ses marches et contre-marches, lorsqu'enfin il se dit :

—Non !... mais au lieu de me morfondre ici à faire les cent pas, si je visitais les cabarets des environs ?... Morbleu !... je parie que de cette façon je retrouve mon gaillard !... Allons !... en chasse !...

Sitôt dit, sitôt fait. Il se dirigea vers le premier cabaret qu'il vit et y entra.

Il prit place à une table près de la porte et commanda une bouteille de vin ; il s'en versa un plein gobelet, quoique son idée n'était pas du tout de boire. En le sirotant, il étudia les personnes présentes dans la pièce. Il examina d'abord les plus rapprochées de lui. Rien, là !

Ensuite, tout au fond de la salle, il aperçut deux lurons à la mise sordide, qui festoyaient gaiement. Leurs lèvres se penchaient très souvent, avec amour, sur le bord de deux grands bols, dans lesquels ils se versaient de copieuses rasades. Ils mangeaient goulument d'un certain ragoût posé devant eux.

De la Salle ne voyait que le visage de l'un des compères, l'autre ayant le dos tourné de son côté. A en juger par leur belle humeur, leurs propos étaient amusants : ils riaient à gorge déployée.

Tout à coup, celui qui lui tournait le dos se mit à chanter :

Si tu veux, ma toute belle,
Faire mon bonheur...

—C'est lui ! s'écria De la Salle, s'oubliant subitement.

A ces mots imprudents, chacun dans le cabaret de regarder celui qui avait parlé.

De la Salle sentit immédiatement quelle bévue il commettait ; il songea à la réparer tout de suite.

Déjà les clients du bouge murmuraient entre eux, et les mots de : *Limier de police*, etc, se faisaient entendre. Un mauvais parti s'annonçait pour notre homme.

Il le conjura.

—L'ami, dit-il, s'adressant au chanteur, je suis à la recherche d'un ancien qui a déjà travaillé pour moi jadis... et j'aurais encore besoin de lui...

—Compris... et... à quel nom répond-il, votre ami ?

—Au sien.

—Ah ! ça !... vous êtes farceur, vous !...

—Des fois !

—Dites donc, bourgeois, est-ce que je lui ressemble à votre ami ?

Il fallait bien répondre quelque chose à tout hasard.

—Oui... un peu...

—Alors, je dis que c'est un beau garçon !...

A cette rude plaisanterie, il y eut une saillie générale chez tous les habitués de la maison, car le drôle avait une physionomie repoussante.

Son hilarité calmée, il reprit :

—C'est en m'entendant chanter que vous avez cru reconnaître votre ami, pas vrai ?

—C'est cela, et parce que, aussi, vous avez chanté la même chanson que lui...

—Oh bien !... je sais maintenant qui vous cherchez !... Revenez ce soir et vous le verrez !...

—Je doute que vous le sachiez !...

—Pariez-vous une chope de vin que je le connais ?

—Va pour le vin.

—C'est Jolicœur !

Quoique De la Salle nourrissait un vague espoir d'entendre prononcer un nom par le misérable, qui le mettrait sur la trace de son inconnu, il était loin de penser que ce serait celui-là. Aussi trahit-il son étonnement par :

—Hein ! Jolicœur !... Vous dites Jolicœur ?... demanda-t-il se levant debout tout d'une pièce.

—Eh bien !... oui !... Qu'est-ce que vous avez ?... Cela semble vous surprendre beaucoup ?...

—Ma foi !... oui !... fit-il, se rasseyant, je le croyais trépassé depuis longtemps !... Ah ! mais, dites-moi, ce Jolicœur a-t-il déjà été en Amérique ?... Ce n'est peut-être pas le même que j'ai connu !...

—Oui, il y a été... et a failli y rester pour tout de bon !...

—Et vous dites que je le verrai ici, ce soir ?

—Je le crois ; il vient toujours faire son petit tour.

—Merci !...

De la Salle se leva et allant au comptoir où siégeait le cabaretier, il lui jeta un louis en disant :

—Voici pour ma consommation, et pour le vin que j'ai promis à cet homme.

Il sortit accompagné des remerciements empressés de l'individu qu'il venait de régaler.

A son retour à l'Hôtel aux "Armes de Bretagne," notre Rouennais songeait à ce qu'il venait d'apprendre. Il pouvait à peine en croire ses sens.

—Pourtant, se disait-il, j'ai bien entendu, bien compris... et plus j'y pense, plus je suis forcé d'admettre que tout cela a un cachet de vérité !... Mais alors, la fuite de ce Jolicœur du fort de Cataracou tient du miracle !... Dois-je le signaler à la police ?... La noire rancune lui souffle peut-être de mauvais projets contre ma sécurité future... Allons !... je crois que la prudence me commande de le mettre dans l'impossibilité de me nuire ; j'irai voir le lieutenant-général de police ce soir.

Le soir, dans son entrevue avec ce personnage, il obtint promesse que Jolicœur serait à courte échéance *logé aux dépens du roi*, pour un temps indéterminé, et sans privilège de sortie dans la ville.

De la Salle revint donc de cette visite plus tranquille, sur un point.

Celui qui était l'objet de cette démarche et de cette mesure de prudence avait été averti par les deux habitués de l'auberge, qu'un bourgeois avait besoin de ses services ; sur la description qu'ils lui en firent, Jolicœur eut l'intuition que de la Salle l'avait découvert.

L'on conçoit aisément que le nommé Jolicœur, risquant de se faire arrêter, n'eut rien de plus pressé que de savoir sa sécurité personnelle assurée. Sans tarder d'un moment, il s'éclipça ; comme la taupe il rentra sous terre, et il se cacha dans les catacombes de Paris.

Lorsque les sbires du lieutenant-général de police, M. d'Argenson, opérèrent leur descente aux lieux que fréquentait d'habitude le gibier qu'ils cherchaient, ils ne furent pas heureux.

Et l'ancien valet du fort Frontenac craignant, s'il sortait trop tôt de sa retraite, de sentir la main d'un agent de police l'appréhender au collet, restait prudemment coi.

Pendant ce temps, M. de Tonty, comme l'avait convié De la Salle, venait dîner avec son futur chef, aux Armes de la Bretagne.

Ayant satisfait aux exigences d'un bon appétit, ces deux messieurs, en dégustant leur café, parlèrent de la Nouvelle-France et des vastes projets qui hantaient le cerveau de la Salle ; du commerce des fourrures avec les sauvages de l'Amérique, qu'il voulait pratiquer sur une échelle colossale ; des découvertes qu'il prévoyait à l'ouest et au sud des grands lacs canadiens. Tonty l'écoutait ravi, car cette vie aventureuse lui souriait, lui qui, depuis sa tendre enfance, vivait au sein des vicissitudes, des misères causées par les événements que nous allons mentionner.

Le père d'Henry était un banquier napolitain, jouissant d'une certaine renommée comme financier. En juillet 1647, les Lazzaroni de Naples se révoltèrent contre une mesure arbitraire que voulait leur imposer le vice-roi espagnol, le duc d'Arcos ; et, le célèbre peintre Salvator Rosa ainsi que Lorenzo Tonty, furent du nombre de ceux qui se joignirent aux pêcheurs italiens que commandait Masaniello. Tonty s'empara de la forteresse de Gaète, près de la ville, et s'y maintint durant le règne éphémère de Masaniello. Ce dernier, grisé par le succès d'abord obtenu, voulut jouer au despote, mais ses partisans qui refusaient d'accepter les impôts du duc, ne pouvaient tolérer en leur propre chef des caprices tyranniques ; c'eût été tomber de Charybde en Scylla, aussi s'en débarrassèrent-ils promptement, en l'assassinant.

A la suite de cette affaire, les Lazzaroni n'ayant plus de guide, et la zizanie régnant parmi eux, Tonty les abandonna et se réfugia à Paris, où son concitoyen, le Cardinal Mazarin, alors premier ministre de France, exerçait une grande autorité.

En ce temps-là, les frais de guerre et des fonctionnaires malhonnêtes avaient mis à sec le trésor royal.

A suivre.